

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 106

Artikel: La Première Garde
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257499>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cinq ans, on ne demande qu'à être amoureux. S'il ne l'était déjà quand il dut prendre congé de la châtelaine pour aller se mettre au lit, il se sentait à la veille de l'être et commençait à croire qu'il ne serait pas impossible qu'on le payât de retour.

* * *

A peine couché, il s'était endormi en se promettant de beaux rêves. Brusquement, il fut tiré de son sommeil. A la lueur de sa veilleuse, placée sur une table à portée de sa main, à côté de ses pistolets, il regarda sa montre. Elle marquait minuit ; il avait le temps de faire un nouveau somme. Il ferma les yeux, ne demandant qu'à se rendormir ; mais un bruit l'en empêcha, bruit confus, sourd, dont il ne pouvait définir la cause, mais qui montait du parc, et bien vite se précisa : le sable de l'avenue craquait sous des pas.

Se jetant hors de son lit et habillé en un tour de main, il se précipita vers la croisée, l'ouvrit et se pencha pour mieux voir. Sous une lune resplendissante, qui éclairait la campagne d'une lumière aussi vive que celle du jour, voici ce qu'il vit :

Du château, sortaient hâtivement et en silence, au nombre d'une quinzaine, des hommes, que les uniformes dont ils étaient vêtus lui fit reconnaître pour des soldats appartenant à l'armée royaliste. Les uns avaient le front bandé, les autres, le bras en écharpe ; plusieurs d'entre eux boitaient, marchaient péniblement, soutenus par leurs camarades plus valides. Debout sur le perron, Mlle de Briey présidait à leur départ, un doigt sur les lèvres, comme pour leur recommander de ne faire aucun bruit qui attirât l'attention sur eux.

La vérité apparut alors à Jean Delize. Ces blessés étaient des émigrés, des combattants de Valmy, des vaincus. Recueillis au château après la bataille, ils y étaient restés cachés, et, maintenant, la châtelaine favorisait leur fuite, dont le voisinage de la frontière assurait le succès. C'est pour dissimuler leur présence qu'elle s'était montrée prodigue, envers son hôte, d'attentions et de prévenances.

* * *

Furieux d'avoir été la dupe de cette jeune fille et d'avoir, dans un excès de confiance, négligé de prendre, en arrivant au château, les mesures de sûreté que lui prescrivait son devoir, Jean Delize, n'écoutant que sa colère, poussa, d'une voix retentis-

que je n'étais pas un méchant garçon cruel aux bêtes, mais encore parce que Berna s'amendait sérieusement depuis cette sévère correction. Peut-être, dans son âme confuse d'animal, comprenait-il qu'il l'avait méritée et appréhendait-il la recidive. Toujours est-il qu'il ne s'aventurait plus dans les clos voisins et qu'il se sauvait à l'approche des enfants plutôt que de s'en approcher, comme autrefois, pour leur allonger traitreusement des coups de griffes...

Je savais bien, qu'au fond, c'était pour sa peau qu'il craignait, mais, cependant, comme il ne fit plus de mal à personne on évita de lui en faire, et comme, assagi par l'expérience avant de l'être par l'âge, il vécut désormais paisiblement, en chat de bon bourgeois et non pas en chat de sorcier battant les buissons et cherchant la maraude, il engraisa et même, par la suite, devint un joli matou au poil lustré, ce qui étonna tout le monde et, plus encore, son maître.

— Ah ! bien ! dit une fois devant Clé-

sante, dans la direction de la ferme, un appel aux armes en déchargeant en l'air ses pistolets. Puis, convaincu que ses dragons, éveillés par le bruit allaient accourir, il descendit à pas précipités pour se porter à leur rencontre et faire arrêter les fugitifs. Mais, au seuil du château, il vit Mlle de Briey, pâle, les yeux brillants, toute frémissante, appuyée, les bras en croix, contre la porte fermée derrière elle :

— Ne m'empêchez pas de sauver ces malheureux, supplia-t-elle.

— Ils se sont armés contre leur patrie, ils se sont alliés à ses ennemis ; ils ont mérité la mort.

Il avait fait un pas en avant, menaçant du geste et de la voix. Elle reprit :

— Moi vivante, vous ne passerez pas.

* * *

Et telle était la résolution qu'exprimait son regard qu'il recula, désarmé par la beauté souveraine de cette femme intrépide, contre laquelle il se sentait tout à coup sans énergie et sans courage en comprenant que livrer à la rigueur des lois les rebelles dont elle s'était fait la complice en leur donnant asile, c'était la condamner elle-même à périr. Ils demeurèrent ainsi, durant quelques minutes, en face l'un de l'autre, silencieux, immobiles, les yeux dans les yeux. Peu à peu, ceux de Mlle de Briey s'éclairaient de la joie de sa victoire, joie qui n'avait rien d'offensant pour le vaincu, car la gratitude y mettait une expression attendrie.

— Dans l'intérêt de vos amis, dit-il enfin, avouant ainsi qu'il prenait son parti de sa défaite, il faut que je sorte, ne serait-ce que pour empêcher mes dragons de les arrêter.

— Vos dragons ! fit-elle en riant. Il n'y a rien à en craindre. Je les ai vus tout à l'heure. Ils dorment à poings fermés après avoir largement arrosé de notre vin de Moselle le souper qu'on leur a servi. Un coup de canon ne les réveillerait pas.

— Comme vous m'avez trompé ! reprocha-t-il.

— Ne le regrettez pas. En accomplissant un acte d'humanité qui nous lie à jamais et qui ne vous fait courir aucun danger puisque personne ne le connaîtra, vous avez gagné mon estime, ma reconnaissance, mon amitié. N'est-ce donc rien, cela ?

Il ne trouva pas un mot à répondre à ces paroles, qu'il pouvait interpréter comme une promesse, et, s'emparant de la main de Mlle de Briey, il y posa ses lèvres. A ce

moment et moi, la femme qui m'avait conseillé de le caresser le jour où, lui obéissant, il avait ensanglanté mes jambes, ah ! bien, par exemple, il a changé, oui ! qu'en pensez-vous, petits ?

— Nous pensons comme vous, répondit Clément en me regardant à la dérobée.

— C'est qu'il est beau, au moins, à présent ! reprit-elle, ce n'est plus du tout le même : on ne croirait jamais que c'est Berna, le chat du père Michel. Quoi donc que vous lui avez fait manger ? continua-t-elle en s'adressant au rebouteux qui lisait le journal assis sur le seuil de la porte.

— Rien de plus qu'avant, répondit-il en levant la tête. Seulement il est devenu coquet pour plaire aux belles.

La femme haussa les épaules, tandis que Clément et moi éclatâmes de rire.

Et personne au village ne sut jamais ce qui avait été la cause initiale de cette singulière métamorphose.

FIN. Jean BARANCY.

moment, les fugitifs sortaient du parc. Encore un quart d'heure, ils auraient gagné la frontière et seraient sauvés.

Les dragons dormaient toujours.

Ernest DAUDET.



La Première Garde

I

Depuis les trois mois qu'il avait rejoint le régiment, Mortal faisait l'admiration de ses supérieurs et devenait de jour en jour ce qu'on appelle un bon soldat.

Son paquetage était toujours dans un ordre parfait, et nulle corvée n'était aussi bien exécutée que lorsqu'il en avait été chargé. Doux et serviable, il était parvenu à conquérir l'affection de ses camarades.

Tout allait donc pour le mieux, et dans ses rêves, le jeune soldat voyait sous d'heureux auspices le jour où, ses dix mois accomplis, il reverrait le pays natal.

On souffrait là-bas de son absence. Sa mère est clouée sur un grabat par la maladie durant les trois quarts de l'année, ses deux sœurs aînées sont aveugles, les cinq autres trop jeunes pour gagner leur vie. Le père est mort depuis deux ans, nul n'est là pour subvenir à leurs besoins, le pain manque dans la huche bien souvent, et l'hiver on grelotte devant le foyer sans feu.

Mortal se sent fort triste à ces pensées ; il donnerait beaucoup pour aller reprendre son métier de menuisier et assurer à ceux qu'il aime le pain quotidien. Le sentiment du devoir accompli lui rend seul l'existence moins sombre.

Et quelle fête pour lui d'économiser son prêt et les quelques sous gagnés à laver les effets de toile de ses camarades et de les envoyer à sa famille !

C'est peu assurément, mais ce qu'on voit là-bas, c'est le cœur. Sa belle action le fait aimer davantage et tout le monde l'estime au village.

II

Les choses en étaient ainsi quand les jeunes soldats furent appelés à prendre leur première garde.

Mortal fut envoyé à la poudrière de l'endroit.

Tout alla bien pendant la journée. Les heures de faction furent montées gaillardement. Mais le soir, quand eut passé l'officier de ronde, il fut question d'arroser la première garde. Tel est l'usage.

Voilà qui ne faisait point l'affaire de Mortal.

Ces dernières paroles d'un vieux ami vu au départ lui revenaient en mémoire : « Attention, hein ! L'entraînement et l'ivresse sont les pires ennemis du soldat. »

Il s'excusa. Mais son camarade qui recevait quarante francs par mois pour ses menus plaisirs ne se fit pas tirer l'oreille. Il jeta sur la table une pièce de cinq francs, au grand ébahissement du caporal et des deux anciens. L'un de ces derniers prit l'argent et se rendit chez le marchand de vin le plus proche.

Une demi heure après, on faisait partie joyeuse dans le poste. Le vin, le café et l'eau-de-vie coulaient dans les quarts et surexcitaient les cerveaux.

Tout d'abord, n'ayant rien déboursé, Mortal ne voulut pas trinquer avec les camarades.

Celui qui régala insistait en disant qu'on ne lui faisait pas un crime de ne rien payer

puisqu'il était pauvre, que lui d'ailleurs payait pour eux deux, bref, qu'il serait mal de ne pas accepter ce qu'on lui offrait de bon cœur.

Mortal finit par tendre son quart et trinqua tant et si bien que, peu habitué aux boissons alcooliques, l'ivresse ne tarda pas à mettre du feu dans ses veines.

Jamais il ne s'était trouvé en pareil état. Ceux qui l'avaient vu si doux à jeun, si inoffensif, ne l'auraient pas reconnu. Il avait le vin méchant. La parole ne fut bientôt qu'à lui dans le poste. Sa voix empatée contredisait tout le monde ; il menaçait de tout briser.

« A la fin, l'un des anciens impatienté lui dit rudement :

— Au lieu de te pocharder avec l'argent des autres pour nous embêter, tu aurais bien mieux fait de payer ton écot, espèce de bleu !

Ce fut un soufflet pour l'orgueil de Mortal.

Le jeune soldat vit rouge et bondit sur son adversaire, une bouteille à la main. Le caporal n'eut pas le temps d'intervenir.

Au paroxysme de la fureur, Mortal tira de sa poche les quatre francs qu'il se proposait d'envoyer le lendemain à sa malheureuse famille, et les jeta sur la table en s'écriant :

— Eh bien ! puisque j'ai bu, je paye à mon tour, et malheur à qui vient me dire que je suis chiche !

L'un des anciens voulut prendre l'argent pour acheter de nouvelles boissons ; le caporal qui voyait les choses prendre une mauvaise tournure s'y opposa et envoya Mortal reprendre la faction.

Une idée fatale traversa la tête du jeune soldat. Il posa son fusil dans la guérite, vanta le mur et fut chez un marchand de vin avec l'intention de rapporter au poste les boissons qu'on voulait l'empêcher de payer.

Dans l'espoir de s'attacher un nouveau client, le cabaretier commença par lui offrir un verre.

Mortal accepta avec l'empressement d'un homme ivre, et tout en buvant déclama sur ce qu'il appelait une insulte à son honneur de soldat.

Quelques individus, à l'allure suspecte buvaient à l'une des tables.

— Eh bien, dit l'un d'eux, si tes camarades sont aussi mauvais coucheurs que ça, tu serais bien bête de leur emporter à boire. Viens plutôt trinquer avec nous tu seras en bonne compagnie, on se divertira un brin.

Le jeune soldat prit le siège qu'on lui tendait et dépensa ses quatre francs et peu de temps. Puis on l'engagea dans une partie de cartes. Il n'avait jamais joué et perdit un argent qu'il n'avait pas. Quand on le lui réclama, il jeta sa bourse vide sur la table. Une dispute s'en suivit, des paroles on en vint aux coups, un agent de police fut appelé et emmena le soldat au commissariat.

Le lendemain, Mortal était sous les verrous, en prévention de conseil de guerre pour avoir abandonné son poste et fait du scandale dans un cabaret.

III

Une lettre pour vous, mame Mortal.

La mère du soldat prit l'enveloppe que lui tenait le facteur arrêté devant la porte.

— Ça doit être du p'tit, fit-elle après avoir regardé l'écriture.

Elle rentra vite à la maison ; et toute la famille connut bientôt l'affreuse situation

de celui qu'elle attendait pour remettre un peu de bien-être au foyer.

Il pleurait douloureusement sur sa faute, le pauvre garçon. Hélas, il ne restait aucun espoir de salut, le règlement était là, bourreau que rien n'attendrait. L'infraction avait été commise, il fallait subir la peine.

Ce fut un rude coup pour les pauvres gens ; la nuit se passa dans les larmes.

Au matin, la mère n'y tint plus.

— Non ! s'écria-t-elle, ils ne me prendront pas mon p'tit. Je vais aller là bas, je le sauverai !

Pas d'argent, l'armoire était vide.

La malheureuse femme resta anéantie.

Soudain, elle se lève, prends un bonnet blanc, endosse sa capote à longs plis et va trouver le maire.

C'était un homme de grand cœur, bon au miséreux.

Il fut d'autant plus touché de sa douleur qu'il avait été soldat en son temps et se rendait parfaitement compte de la gravité de la situation dans laquelle se trouvait Mortal.

Il hocha tristement la tête, tira une pièce d'or de son secrétaire et la tendit à la mère en disant :

— Allez voir votre enfant, peut être parviendrez vous à attirer sur lui l'indulgence de ses chefs. Je vais d'ailleurs écrire une lettre, vous la remettrez au colonel.

IV

Exténuée par la fatigue du voyage, se traînant avec peine, la mère du soldat a été introduite dans la salle des rapports, et le colonel, après lecture de la lettre, a donné l'ordre d'amener le prisonnier.

Mortal arrive entre quatre hommes baïonnette au canon. Il est pâle, amaigri, les yeux cernés, méconnaissable.

— Mon p'tit, s'écrie la pauvre femme en le pressant dans ses bras.

— Ma mère !

On n'entend plus que les sanglots de deux cœurs torturés par une même souffrance.

Au bout d'un instant, ne voulant pas laisser se prolonger cette scène pénible, le colonel commande au caporal de reconduire le prisonnier à sa cellule.

Mais la mère ne veut pas abandonner déjà son fils à l'affreuse situation qui l'attend.

— Monsieur, gémit-elle en tombant aux pieds du colonel, je vous en supplie, laissez-moi mon enfant, pardonnez-lui. Mes pauvres filles n'ont pas de pain, là-bas, lui seul peut leur en donner, laissez le moi ! laissez-le moi !

— Je le voudrais, madame, mais l'affaire est en haut lieu maintenant, il n'est plus en mon pouvoir de l'étouffer. Je vous promets de faire tous mes efforts pour atténuer la faute ; néanmoins votre fils ne sera pas condamné à moins de deux ans de prison.

Le coup fut trop rude pour la malheureuse. Elle s'élança vers Mortal qu'on emmenait, mais s'affaissa tout à coup, en s'écriant douloureusement :

— Mon p'tit ! Ils me prennent mon p'tit !...

On s'empresse autour d'elle. Un médecin-major qui se trouvait là déclara qu'elle était tombée en paralysie.

Par la lucarne de la cellule, Mortal la vit transporter mourante à l'hôpital, sur un brancard.

Et quand le triste cortège eut disparu, il se laissa tomber sur son lit de camp, en proie au plus violent désespoir.

— Dire que c'est ma faute, se répétait-il en tremblant, ma faute !

Sylvain DÉGLANTINE.

Savoir lire

Comment doit-on lire ? En vérité, je me le demande encore après quarante ans de professorat. Ne croyez pas que je veuille examiner la question ou les questions de « l'art de la lecture », de cet art auquel le bon Legouvé avait consacré les trois quarts de sa vie qui fut à peu près d'un siècle. Cela est bien démodé, et je ne crois pas que nulle part on y songe encore.

L'excellent homme avait inventé une chose épouvantable. Il lisait bien, lui, personnellement, quoique trop en acteur ; mais il avait inventé l'art de lire artificiellement.

Entre ses mains, ou, si vous voulez, entre ses lèvres, c'était supportable ; ce n'était même pas sans agrément ; mais dans la bouche de ses disciples, c'était horrible. J'en entends encore un. Comme, parmi les multiples préceptes de Legouvé, le plus important, l'essentiel était : « saisir le mot de valeur et le mettre en relief, mon disciple, je veux dire celui de Legouvé, s'appliquait fermement à saisir le mot de valeur et à l'asséner au travers de la figure de ses auditeurs. Et, par ainsi, disant les « les Prunes » d'Alphonse Daudet, qui avaient, je ne sais pourquoi, à cette époque, une vogue extraordinaire, il commençait ainsi :

Mon oncle avait un GRAND jardin
Et MOI, j'avais une cousine

Qu'est-ce qui lui avait dit que *grand* était le « mot de valeur du premier vers et que *moi* était le mot de valeur du second, je n'en sais rien ; ces choses là doivent se sentir ; mais il gonflait le mot *grand* comme un ballon et le mot *moi* comme un pneu de bicyclette.

Et cela continuait jusqu'à la fin avec un mot de valeur par chaque vers. Cela faisait grincer des dents. C'est depuis ce temps-là que je n'ai pas pu souffrir les « Prunes » d'Alphonse Daudet, que, du reste, auparavant, je n'aimais pas.

Donc ce n'est pas de cela que je veux vous parler. Chacun doit lire selon son tempérament et selon son intelligence, et s'il est intelligent et parle d'une façon distincte, il lira bien. Mais il y a autre chose. Comment faut-il lire aux élèves les textes classiques, c'est à-dire dans quelle mesure et selon quel sectionnement faut-il les lire ? Faut-il les lire d'une seule tenue ou faut-il les couper pour y intercaler des commentaires ? Faut-il faire les commentaires après tout le morceau lu ; ou faut-il faire précéder de commentaires le morceau à lire, ou faut-il, toutes les dix ou quinze lignes lues, introduire les réflexions ?

Tous ces systèmes ont du bon et ont du mauvais. A première vue, par exemple, vous devez trouver absurde celui qui consiste à mettre le commentaire *avant* et le texte *après*. Eh bien ! Il peut se défendre. Sarcey me disait (et il s'agissait d'un public d'adultes) : « Traduisez avant de lire, toujours *avant*. C'est à cette seule condition que le public comprendra. Jeté dans le texte, il n'y entend rien. Il faut d'abord lui donner une idée du texte en langage de maintenant, en mauvais langage, et, ensuite, dans ce moule, pour ainsi parler, il reçoit le texte ancien ; et il y a quelque chose en lui pour le saisir. »